



GAUMONT PRÉSENTE

OMAR SY



FESTIVAL DE CANNES
UN CERTAIN REGARD
FILM D'OUVERTURE
SÉLECTION OFFICIELLE 2022

TIRAILLEURS

ALASSANE DIONG

JONAS BLOQUET

UN FILM DE
MATHIEU VADEPIED

DURÉE DU FILM : 1H40

LE 4 JANVIER
AU CINÉMA

SERVICE PRESSE GAUMONT

QUENTIN BECKER
TÉL. : 01 46 43 23 06
QUENTIN.BECKER@GAUMONT.COM
LOLA DEPUSET
TÉL. : 01 46 43 21 27
LOLA.DEPUSET@GAUMONT.COM

MATÉRIEL PRESSE TÉLÉCHARGEABLE SUR WWW.GAUMONTPRESSE.FR

RELATIONS PRESSE

ANDRÉ-PAUL RICCI, TONY ARNOUX & RACHEL BOUILLON
TÉL. : 06 12 44 30 62
TÉL. : 06 74 14 11 84
ANDREPAUL@RICCI-ARNOUX.FR
RACHEL@RB-PRESSE.FR

SYNOPSIS

1917. Bakary Diallo s'engage dans l'armée française pour rejoindre Thierno, son fils de 17 ans, qui a été recruté de force. Envoyés sur le front, père et fils vont devoir affronter la guerre ensemble. Galvanisé par la fougue de son officier qui veut le conduire au cœur de la bataille, Thierno va s'affranchir et apprendre à devenir un homme, tandis que Bakary va tout faire pour l'arracher aux combats et le ramener sain et sauf.



LES TIRAILLEURS, UNE LONGUE HISTOIRE DE FRANCE

Le premier bataillon de tirailleurs a été créé par décret impérial en juillet 1857. Ce corps de militaires a été constitué au sein de l'Empire colonial français et composé de soldats africains, du Maghreb à l'Afrique subsaharienne. Ils ont participé à des moments de gloire - la défense de Reims en 1918 ou la bataille de Bir Hakeim en 1940 - comme à des tragédies tels que les terribles massacres commis par la Wehrmacht à leur encontre lors de la campagne de France. Quant aux tirailleurs dits « sénégalais » (venus du Sénégal mais aussi de toute l'Afrique), ils sont montés au front, aux côtés des poilus de métropole. Ils étaient près de 200.000 à combattre, 30.000 sont morts sur les champs de bataille de la Grande Guerre, beaucoup sont revenus blessés ou invalides. Près de 150.000 ont été mobilisés durant la Seconde Guerre mondiale.

Les chiffres varient selon les sources. Même si cela commence à changer, rares sont les livres, et encore moins les films, qui retracent leur histoire. De même que leur présence dans les manuels scolaires ne saute pas aux yeux. En revanche, on se souvient de l'image dégradante du tirailleur sénégalais laissée par la publicité «Y a bon Banania !». On ne connaît pas le nombre de tirailleurs recrutés de force, parfois avec violence. Ils ont été enrôlés dans toutes les guerres coloniales. Ce corps militaire a été dissous en 1960.

Sources : Anthony Guyon, *Les tirailleurs sénégalais : de l'indigène au soldat, de 1857 à nos jours* (Perrin, 2022) ; Jean-Pierre Bouvier, *La longue marche des tirailleurs sénégalais ; de la Grande Guerre aux indépendances* (Belin Histoire, 2018)



ENTRETIEN AVEC

MATHIEU VADEPIED, RÉALISATEUR

« *TIRAILLEURS est le projet d'une vie* »

Comment est né le projet du film TIRAILLEURS ?

L'idée du film est née en 1998 avec la mort du dernier tirailleur sénégalais (Abdoulaye Ndiaye, à l'âge de 104 ans, il avait été enrôlé de force en 1914). L'ironie du sort est qu'il meurt la veille du jour où il devait recevoir la légion d'honneur promise par le président de la République, Jacques Chirac. À ce moment-là, et je ne sais pas pourquoi, je me dis que si ça se trouve dans la tombe du Soldat inconnu reposent les restes d'un tirailleur de l'armée coloniale issu d'un de ces pays africains colonisés alors par la France. Cela a commencé ainsi. Ensuite, j'ai fait des recherches, même si à l'époque, je ne pensais pas que j'aurais un jour l'opportunité de réaliser un film pareil. C'est resté dans ma tête et cela a fait son chemin. En 2010, lors du tournage d'INTOUCHABLES, j'ai rencontré Omar, je lui ai parlé du projet du film – Omar n'était pas encore la star que l'on connaît. On est resté en lien. En 2015, j'ai LA VIE EN GRAND, mon premier long-métrage, qui mettait en scène deux ados de la cité, Adama et Mamadou.

Vous voyez, l'idée de TIRAILLEURS remonte à loin. C'est le projet d'une vie. C'est un lien, dès mon enfance, avec le continent africain dans toute sa diversité. Le premier contact, c'est mon grand-père, il s'appelait Raoul – le film lui est dédié –, il était maire d'Évron, une petite ville agricole de la Mayenne, et cette ville était jumelée avec Lakota, une petite ville de Côte d'Ivoire. Petit, je voyais souvent des délégations ivoiriennes venir lors de manifestations festives et culturelles à Evron. J'ai baigné là-dedans, et cela est resté ancré en moi. Cette fraternité entre paysans de deux continents m'a marqué.

Comme dans beaucoup de familles, la généalogie de la mienne est composée aussi des morts sur le front. Mon grand-père était maire et sénateur, et mon père est devenu député d'une circonscription dans l'Oise. Cette conscience politique, concernant les questions mémorielles, ce qui fait la France aujourd'hui, dans son passé et dans son présent, sa composition, sa population, a achevé de conduire chez moi une nécessité d'écrire et de m'inscrire dans des projets engagés qui questionnent notre société – c'est une chance – qui propose une vision, un état des lieux de la société française dans sa diversité, sa richesse, sa force en assumant ce passé et, surtout, avec la nécessité vitale de le reconnaître.

Voilà pour la genèse du film, son ancrage généalogique. Je n'ai pas pris le tournant politique comme mon père et mon grand-père, mais je suis convaincu que le cinéma, comme l'art, est une forme d'expression populaire dans un sens noble, qu'il peut et qu'il doit avoir cette ambition et cette dimension à la fois poétique et politique.

D'où la nécessité de réaliser une fiction ?

C'est l'idée, nous avons voulu absolument que le film puisse être regardé par le public le plus large possible : les enfants comme les anciens ; ceux qui sont concernés par le récit comme ceux qui pensent n'avoir rien à voir avec l'histoire...

L'esprit est celui-là : sans reconnaissance de notre passé commun, on ne peut pas continuer, on ne peut pas réparer, on ne peut

pas créer ensemble une société bâtie sur le respect. C'est présumptueux de vouloir prendre part à tout cela, mais c'est une proposition fictionnelle, notamment par rapport à la fin du film, qui reste ambitieuse sans se réduire à une affirmation frontale, gratuitement provocatrice ou clivante. Nous avons l'ambition de toucher, par une histoire intime, des questions universelles. Et l'universalité de notre récit est dans la transmission père-fils, au cœur de la dramaturgie du film, sur cette question simple : le moment de bascule, où l'autorité du père est battue en brèche par celle du fils.

Parlez-nous de l'élaboration du scénario.

Avec Olivier Demangel, le coauteur du film, nous avons mis six ans à élaborer le scénario, parce que nous sommes revenus à zéro au moins quatre ou cinq fois. À zéro, cela signifie que nous avons changé les personnages, nous avons changé l'histoire entièrement à chaque fois. Une véritable traversée du désert. Nous nous sommes embarqués à corps perdus dans une aventure qui nous dépassait souvent. Aussi parce que la question était sensible, complexe, et que nous n'avons pas voulu l'aborder comme un tract politique. Nous nous sommes toujours dit qu'on voulait s'adresser à tous, et pas seulement aux personnes concernées par ces questions d'intégration, d'identité... On voulait s'adresser également à ceux qui ont peur et qui sont pris dans les filets des extrémismes politiques, qui ne connaissent pas forcément la réalité de cette histoire des tirailleurs. On voulait s'adresser à leur émotion, à cette dimension universelle traitée à travers le récit d'un père et de son fils afin de faire ressentir ce qu'ont pu vivre ces hommes. Et si éventuellement on fait bouger les lignes, nous en serions heureux.

Ce travail de développement au long court a été soutenu sans failles par Bruno Nahon et l'équipe d'Unité, et suivi à chaque version par Omar Sy depuis INTOUCHABLES. Ces longues années de travail, je ne les aurais pas traversées sans eux aussi, sans

leur soutien, leur croyance vissée à la nôtre. Tous ensemble, nous avons partagé cette utopie. Ils ont eu la confiance et la vision de la soutenir pendant tout ce temps. Omar Sy, s'est engagé dans la production avec nous et nous a apporté son énergie de producteur en plus de celle d'acteur. Olivier Demangel est devenu un alter ego dans l'écriture, dans le projet, une écriture véritablement à quatre mains. Nous avons décidé de tous les choix ensemble, et il a été très solidement moteur dans mes moments de doutes et de remise en question. C'est cette belle alliance portée par un engagement total qui a permis à ce film d'exister.

Quelle était la principale difficulté ?

Très vite, on a décidé de faire le film en langue peule. J'avais profondément envie de cette authenticité et de cette complexité qui est le fait que des soldats recrutés de force, ou pas, issus de plein de pays différents ne se comprenaient pas entre eux et ne comprenaient pas la langue du pays pour lequel ils combattaient. Ce choix pouvait faire peur aux coproducteurs et aux chaînes de télévision. Mais je trouvais cela passionnant de réaliser un film très immersif, dans la perception des personnages, à hauteur d'homme, pas surplombant historiquement - ce n'est pas une reconstitution. Je voulais une mise en scène et une direction d'acteurs qui nous plongent dans une forme de présent. Un présent de l'époque. Ces choix immergent le personnage joué par Omar Sy dans une sorte de no man's land, luttant sans cesse, ne parlant pas un mot de français, alors que son fils qui comprend la langue (ce qui commence déjà à les distinguer) s'élance vers une guerre qui l'attire. Ce choix du Peul, outre que la langue est magnifique dans sa musique, apporte au film une force indéniable.



Comment êtes-vous arrivé à donner une apparence de simplicité, de limpidité à un récit aussi complexe ?

Tout le travail a été de tendre justement vers cette simplicité sans ôter la complexité de l'histoire. A chaque fois, on se posait la question de la bonne place des personnages : ne pas les victimiser, ne pas entrer dans le jeu binaire et condescendant des « méchants blancs » et « des gentils noirs » ; par exemple, il y a eu des tirailleurs qui ont épousé une carrière de héros dans la Première guerre. Il fallait éviter toute caricature. Nous sommes passés par de nombreuses phases, avons hésité sur des choix (prendre un tirailleur d'un village ou un citoyen, un enrôlé de force ou un volontaire, etc.) Il a fallu embrasser toutes ces histoires, nous perdre dans cette complexité pour retrouver un fil narratif. Il a fallu trouver le bon endroit pour raconter et pour être dans l'équilibre. Quant au personnage interprété par Omar, il oscille lui aussi entre le héros et l'antihéros, ce n'était pas évident du fait de sa stature iconique de le rendre anonyme ! Le peul a contribué

à cela, et Julia Carbonel, la très talentueuse maquilleuse du film, nous a proposé des solutions pour modifier ce que l'on connaît du visage d'Omar, de son identité.

C'est à la fois un film de guerre et un film intimiste sur les relations entre un père et son fils.

Oui, c'est un truc de funambule ! Un équilibre qui cherche du premier mot du scénario à la toute fin du mixage et de l'étalonnage. Cette question de l'équilibre entre épopée historique et peinture intimiste ne nous a jamais quittée - elle s'exerce dans la friction, dans la tension même de l'ensemble du film. Il faut que le spectateur ressente cette intimité très forte tout en sentant le poids et la violence d'une guerre qui a marqué des générations, y compris en Afrique. Des villages entiers ont été amputés de leurs forces vives, qui n'ont jamais vu revenir les leurs, disparus sans sépulture. Et maintenir un récit à hauteur d'homme, sans grandiloquence, en collant à leur perception et à leur subjectivité.

Mais comment raconter une part d'histoire méconnue, aussi complexe ?

En essayant de raconter simplement une histoire d'êtres humains avec leurs affects et leurs problèmes, qui sont en partie les mêmes que ceux d'aujourd'hui : le rapport à l'autorité, à la domination, la révolte, l'ambition...

Et ce pragmatiquement en étant à hauteur d'homme avec une caméra que l'opérateur Luis Arteaga porte avec une grande sensibilité et écoute. Et en travaillant les décors avec Katya Wyszkop et les costumes de Pierre-Jean Larroque de façon très réaliste, très immersive. Nous avons l'idée commune de créer des décors dans lesquels nous pouvions tourner à 360°. Nous nous sommes immergés nous-mêmes dans une réalité qui nous permettait une grande liberté de mouvement.

Dans les scènes de combat, nous avons abordé le filmage en

essayant d'imaginer, dans la fiction et la mise en scène, ce qu'un reporter de guerre aurait pu faire. Il y a quelque chose de cet ordre qui consiste à trouver une vérité, une authenticité dans une forme un peu brute, qui ne se regarde pas trop esthétiquement. Et c'est avec tout le travail sonore immersif, près des voix, grâce à la minutie des prises de son de Marc-Olivier Brulle, avec l'équipe de Pierre Bariaud le monteur son (et le talent de Charlotte Butrak) et avec l'équipe d'Emmanuel Croset le mixeur, que nous avons trouvé ce chemin de la complexité entre intime et Grande histoire. Alexandre Desplat a également travaillé cet équilibre très beau, dans ses compositions, où l'essentiel de nos discussions tournait autour des personnages et de leur perception. La musique oscille dans une tension là aussi entre dramaturgie et état intérieur des personnages. Et j'avais cette conviction qu'il a cette puissance poétique et la vision d'une musique qui peut à la fois prendre en charge le récit et les mouvements intérieurs des personnages. Il était le compositeur dont TIRAILLEURS avait besoin pour prendre pleinement son envol.

Last but not least, Xavier Sirven a orchestré très précisément et sensiblement la trajectoire de nos personnages et la dramaturgie du théâtre de la guerre.

Chaque corps de métier apporte sa touche, son univers, et j'éprouve mon travail comme on fait avec de l'argile, en creusant, en dégageant les formes, en créant à partir de cette richesse-là, ce que chacun apporte qui crée cette profondeur, pour donner cette dimension immersive.

Avec Omar Sy, ça a été extrêmement puissant, avec quelques frictions entre nous alors que nous nous connaissons depuis longtemps. Nous avons appris à écouter chacun ce qu'il y avait de différent chez l'autre. Je l'invitais à une forme de minimalisme et nous avançons pas à pas, entre la langue peule que je ne parle pas, et le ressenti qu'il avait. Nous avons trouvé le personnage de Bakary dans cet échange riche et inédit pour nous deux je crois.

Peut-on faire de l'esthétique avec un film de guerre ?

L'esthétique est une question politique ! Que le film ait une forme esthétique est différent de chercher une forme esthétisante. Par exemple, on a choisi d'entrée de jeu de travailler sans projecteur, sans lumière. On a choisi de filmer le plus possible en plan séquence, caméra à l'épaule, plus réactive, plus sensible, qui s'adapte aux acteurs. Et pas une technique qui impose trop de contraintes et d'attente. Tout cela crée une esthétique où l'équilibre doit toujours être du côté de la sensibilité, de l'émotion, d'une forme de vérité, plutôt que d'un plaisir esthétique quasi fétichiste qui peut apparaître dans les films « en costumes ». Et cet équilibre fragile illustre cette dimension du destin d'hommes pris dans la grande Histoire. Jeune assistant, j'ai eu la chance de travailler un peu avec Raymond Depardon, avec Maurice Pialat, je suis fortement marqué par ces influences. Mais j'ai aussi travaillé plus tard avec Jacques Audiard, puis avec Olivier Nakache et Éric Toledano. C'est dire les chemins qui ont composé un parcours hybride chez moi.

Quels sont les enjeux du long-métrage ?

Si je prends enjeu comme objectif, le but est utopique : transformer la vision qu'on a de notre société, montrer d'où vient sa richesse, sa diversité. Le film doit interroger cela, déclencher de la curiosité, il doit, je l'espère, toucher ceux qui sont enfermés dans leur peur, dire la beauté des cultures, des façons de vivre, des langues, et cette acceptation, ce désir de la différence, car elle est une force. Si le film pouvait avoir cet impact, alors ce serait magnifique. Si le projet nous a portés aussi longtemps, d'aussi loin, si nous avons toujours gardé le désir de faire ce film, c'est sans doute grâce à cette dimension utopique.

Et il y a aussi bien sur cet enjeu mémoriel majeur : rendre hommage aux tirailleurs sénégalais et plus largement, à tous les hommes issus des ex-colonies françaises qui ont combattu, sans avoir eu la reconnaissance de leur sacrifice



ENTRETIEN AVEC

OMAR SY, ACTEUR ET COPRODUCTEUR

« Et si le soldat inconnu était un tirailleur sénégalais ? »

NAISSANCE DU PROJET

« C'est un projet qui nous accompagne, Mathieu Vadepied et moi, depuis de longues années. C'est même le fil rouge de notre relation. Cela remonte au tournage d'INTOUCHABLES (le film réalisé par Olivier Nakache et Eric Toledano est sorti en 2011, Mathieu Vadepied en était le directeur de la photographie). Je me souviens précisément d'un moment à la cantine, on avait déjeuné ensemble, et Mathieu me parle de ce projet-là : et si le Soldat inconnu était un tirailleur sénégalais ? Il avait cette idée en tête. On a beaucoup échangé sur la question. Le tournage d'INTOUCHABLES s'est terminé, et on a continué à garder le lien, avec ce projet à l'esprit qui en était seulement à l'état d'idée. Puis cela a germé, on a avancé au fur et à mesure. L'idée est devenue un pitch, puis un traitement, puis un scénario, puis un autre scénario. Ça a duré dix ans ! À un moment, je devais jouer ce tirailleur, puis je suis devenu trop vieux pour le rôle - j'ai pensé qu'il valait mieux qu'il soit porté par un acteur plus jeune. J'ai alors commencé à me retirer du projet. Mais Mathieu et Bruno Nahon, le producteur, sont revenus vers moi en me disant que même si je ne jouais pas le rôle, je serais toujours associé à l'aventure ; l'idée de coproduire le film est venue à ce moment-là. Gaumont s'est dit prêt à défendre le long-métrage. J'ai vu toutes les versions du film et ses multiples scénarios. Je me suis posé la question : suis-je prêt à ne pas être acteur dans ce film ? Finalement, on en parle, mais j'ai absolument souhaité jouer le rôle en langue peule, je n'avais pas envie de jouer un soldat avec un accent. »

MON RÔLE DE COPRODUCTEUR

« En coproduisant le film, je veux montrer que mon implication va au-delà d'être à l'affiche. C'est une implication qui dépasse celle de l'acteur. Je crois beaucoup en cette histoire, c'est important pour moi qu'elle existe, et j'ai envie d'aider à la faire connaître du mieux possible. J'ai pensé qu'en être seulement l'acteur n'était pas suffisant. Jouer et coproduire sont deux formes de soutien. »

UNE HISTOIRE MÉCONNUE

« Je ne m'explique pas pourquoi cette histoire des tirailleurs sénégalais, et d'autres tirailleurs issus de pays différents, ait été si peu racontée. Je n'ai pas d'explications, je ne sais pas pourquoi ni pour quelles raisons on ignore encore cette partie de l'Histoire, je sais juste qu'on n'en entend pas souvent parler. Mais je me dis qu'on perd du temps à se demander pourquoi, et qu'il est primordial aujourd'hui de la raconter, c'est tout. On a fait ce film pour cela. »

RACONTÉE PAR CEUX QUI L'ONT VÉCUE

« TIRAILLEURS est l'histoire racontée par ceux qui l'ont vécue, ce qui est finalement trop peu souvent le cas. C'est le point de vue que nous avons adopté. Cela nous a semblé d'autant plus intéressant que le récit n'est pas très connu. C'est une bonne



manière de faire connaissance avec ce sujet, et nous sommes partis du principe que beaucoup de gens l'ignorent. Le désir un peu secret était de créer une véritable rencontre avec ces tirailleurs. On a envie que les gens non seulement apprennent cette histoire, mais surtout qu'ils s'en souviennent. Il n'y a rien de mieux qu'une rencontre pour se souvenir.»

LA FICTION, UNE VALEUR PÉDAGOGIQUE

«Pour nous, l'enjeu important est que le plus grand nombre puisse entendre cette histoire et on espère que les gens seront touchés par cette «petite» histoire cachée dans la grande. Elle peut être un accès pour l'éducation. Il y a une démarche pédagogique qui est totalement assumée.»

ENRÔLÉS DE FORCE

«On a voulu raconter l'histoire telle qu'elle est, avec cette démarche pédagogique, et en étant le plus juste possible. C'est une manière aussi de rendre hommage et de respecter ces vies sacrifiées, comme ces jeunes enrôlés de force par l'armée et arrachés de leur village. C'est toujours cette part d'histoire qu'on ignore tout simplement parce qu'on n'en a pas parlé. Quand on évoque les tirailleurs, on pense à ces soldats qui étaient en France, qui ont combattu pour la France, cela n'a pas été caché, mais on oublie qu'avant ces hommes vivaient dans leur village ou leur ville. C'est comme si on nous parlait de l'Afrique postcoloniale et qu'il s'il n'y avait pas eu d'Afrique avant. C'est cet avant qui m'intéresse, aussi.»

SE BATTRE POUR UN PAYS DONT ON NE CONNAÎT PAS LA LANGUE

«Pour moi, il n'était pas question de jouer un Français avec un accent, je ne me voyais pas faire cela. Je pensais que c'était mauvais pour le film. Je trouve qu'avec ce que l'on raconte sur le plan historique, émotionnel, il faut être exigeant. Donc le choix de jouer en langue peule, langue que je parle, était déterminant. Je crois que cela apporte au long-métrage, donne un sentiment de déportation vécue par ces hommes forcés de quitter leur pays, ajoute à l'absurdité de se battre pour une nation dont on ne connaît pas la langue ! Tout cela est très significatif en termes de sacrifices.»

UNE FORME D'ENGAGEMENT POLITIQUE ?

«On me prête toujours des engagements politiques, je suis devenu très politique un peu malgré moi, de par ce que je suis, ce que je représente. En tout cas, ce qu'il y a de plus politique chez moi c'est mon travail ! Et évidemment que ce film est une

manière pour moi de dire ce que je pense, où je me situe aussi par rapport à la France, ce que je lui dois et ce qu'elle me doit, aussi.»

LA GUERRE VUE À HAUTEUR D'HOMME

«TIRAILLEURS est un film de guerre intimiste ! Je veux dire que c'est un film intimiste en pleine guerre, c'est-à-dire que c'est l'intimité de ces hommes-là révélée dans un contexte de guerre. La guerre vue à hauteur d'homme. Pour moi, c'est pratiquement la seule manière de raconter, il n'y a pas d'autres façons de donner son vrai sens, de voir les conséquences terribles, d'entendre les souffrances qu'en racontant à hauteur d'homme, sinon ce sont des théories qui ne disent finalement pas grand-chose. Si on parle de l'Ukraine aujourd'hui, ce sont les images de ces êtres qui quittent leur pays avec un sac à dos qui sont les plus significatives, pas une carte avec des couleurs et des flèches.»

UN JEU D'ACTEUR DIFFÉRENT ?

«Bien sûr que ce que raconte le film m'oblige à un jeu différent, plus grave, plus sobre. La langue peule amène aussi le fait qu'on me voit un peu moins. Et il y a la mise en scène de Mathieu Vadepied qui est très près des visages. Oui, l'approche est différente. Pour ma part, il y a le sujet et la façon dont j'ai voulu jouer cette histoire, un peu plus dans la sobriété, un peu plus intérieurement, parce que le personnage se retrouve dans une situation de guerre dont il ne comprend ni la langue ni l'enjeu ni même son fils.»

UN MESSAGE À TRAVERS CE FILM

«J'espère qu'avec ce film on va ouvrir un nouveau chapitre de l'Histoire de France et on va un peu plus se plonger sur cette

question-là, sur tous ces soldats qui ont combattu pour la France mais n'étaient pas considérés comme des Français, qu'on finisse par les reconnaître enfin, et que l'on raconte leur histoire. C'est tout ce qu'on espère. En tout cas, on a essayé de le faire, et il faudra raconter d'autres récits. Le film a pris le parti des tirailleurs Sénégalais, mais il y en a d'autres issus d'autres pays. Il faut leur rendre hommage.»

UN FILM POUR LES JEUNES

«TIRAILLEURS peut donner de la fierté à des jeunes qui se sentent exclus de la grande Histoire. On parle d'intégration, d'assimilation, mais cela passe aussi par des récits où l'on peut raconter ce passé commun qui nous aide à écrire notre futur en commun, notre présent. Ce n'est pas un hasard s'il y a beaucoup d'Indiens en Angleterre, ce n'est pas un hasard s'il y a beaucoup de Sénégalais, de Marocains, de Tunisiens, d'Algériens en France. Cette immigration à un moment donné se dirige vers un pays avec lequel elle entretient un lien fort, il y a donc cette histoire commune et il faut la raconter entièrement sinon quelque chose ne va pas. Cette histoire permet de se dire : en fait, cela fait un moment qu'on traîne ensemble les gars, et ça il ne faut pas l'oublier !»

ALORS, LE SOLDAT INCONNU ÉTAIT-IL UN TIRAILLEUR SÉNÉGALAIS ?

«Pour moi, oui, il l'était ! Pourquoi pas. »

TROIS QUESTIONS À

OLIVIER DEMANGEL, SCÉNARISTE

Comment avez-vous travaillé avec Mathieu Vadepied, le réalisateur ?

J'ai rencontré Mathieu Vadepied lorsque j'étais coscénariste de son premier film LA VIE EN GRAND (sorti en 2015). Assez naturellement, il m'a parlé de TIRAILLEURS, le projet lui tenant à cœur depuis de longues années, il m'a proposé de travailler avec lui. On s'est lancés dans cette grande aventure, mais ça n'a pas été sans mal, pour des tas de raisons. L'écriture d'un film ressemble toujours un peu à son sujet. Notre travail s'est parfois apparenté à une guerre de tranchées. Et de fait, écrire sur la Grande Guerre est très complexe, avant tout parce que c'est une guerre immobile, une guerre statique, avec ces tranchées qui s'affrontent et ces soldats bloqués entre deux mondes. L'autre difficulté que nous avons rencontrée est que l'on s'est rendu compte très vite du peu de sources sur les tirailleurs sénégalais. Il n'existe aucun récit écrit par eux-mêmes, aucune transmission même orale, aucun témoignage. Il y a quelques romans coloniaux avec des images stéréotypées, quelques essais historiques. Nous avons donc un double défi qui n'était pas mince : construire un drame dans une guerre immobile et reconstituer une histoire africaine si peu transmise. Enfin, il nous a fallu trouver le bon angle, la bonne distance, afin d'embrasser toute la complexité de cette relation entre un père et son fils. Une relation universelle qui existe dans toutes les cultures, mais projetée dans un contexte de guerre. C'était un pari original car à ma connaissance il n'y a pas de récit de guerre qui mêle père et fils, pour la raison simple qu'aucune armée n'enrôlerait jamais des membres de la même famille dans le même régiment. Mais pour les tirailleurs, il nous a semblé que c'était possible étant donné la manière dont ils

étaient « recrutés », dans certains cas comme au temps de l'esclavage. On a trouvé ce faisant une manière je crois moderne d'aborder le récit de guerre qui est un genre à part entière.

La dramaturgie tourne autour de cette relation entre un père Bakary Diallo (joué par Omar Sy) et son fils Thierno (Alassane Diong), pourquoi ?

Cette relation est l'angle principal. L'idée générale - universelle - est que cette guerre-là a plongé tous les êtres dans une réalité tellement atroce qu'elle a tout redéfini. Y compris d'ailleurs le rapport entre Noirs et Blancs puisque certains historiens datent de la Première guerre la naissance des mouvements de décolonisation, notamment avec la création du premier mouvement panafricain. Dans TIRAILLEURS, c'est le rapport père-fils qui est bouleversé par le conflit parce que la guerre, par définition, invente un autre système d'autorité, et parce que la rivalité qui naît entre les deux personnages fait exploser leur relation, même s'ils finissent par se retrouver.

Par ailleurs, le scénario tente de décrire deux No Man's Land, celui des tranchées et celui du village où les soldats sont livrés à eux-mêmes, presque libres mais surveillés. Il y a notamment chez Louis Barthas des descriptions invraisemblables de l'arrière-front, une zone de non-droit, de semi-liberté. Ces deux espaces - la tranchée et le village - nous permettaient topographiquement d'opposer le père et le fils : le premier veut fuir la guerre à tout prix - il considère qu'elle n'est pas la sienne et qu'il faut retourner au Sénégal -, et le second rêve peu à peu d'héroïsme, se laisse convaincre du bien-fondé de la camaraderie de

guerre et imagine d'autres horizons pour lui-même, notamment parce qu'il parle français. C'était pour nous une manière de créer la géographie de leurs rapports.

L'écriture d'un tel scénario nécessite qu'on ne s'éloigne pas de la vérité. Autrement dit, comment le cinéma peut-il s'emparer du réel sans le travestir ?

Je pense qu'un film qui a une portée historique nous astreint à une forme de vérité. On a fait très attention en travaillant avec des historiens et des consultants sur le tournage. Bien sûr, on a beaucoup lu et on s'est documenté pour l'écriture. Même si la fiction s'appuie sur des inventions, une imagination, une tension dramatique, il n'était pas question de sacrifier la véracité. C'est sans doute pour cela aussi que le développement du scénario a été long : il fallait être juste dans la représentation de la partie africaine, dans cette histoire de bergers peuls enrôlés en 1917, mais également dans la représentation de la guerre et de l'emploi des troupes coloniales. On voulait éviter toute caricature. Même si nous n'avons rien occulté - l'enrôlement de force, par exemple, au début du film - nous avons cherché à éviter tout manichéisme, qui aurait pu être le réflexe premier d'un tel récit. On a dû essayer aussi de pénétrer dans la psychologie des personnages pour trouver une dynamique de narration et raconter une histoire qui amène de l'émotion. Sans pour autant surdramatiser. Parce que tout est une question d'équilibre.

Je voudrais ajouter que pendant des années, au gré des péripéties de l'écriture du scénario, on aurait pu abandonner trente fois. Pourquoi n'a-t-on jamais cédé, alors que ce film paraissait si difficile à inventer, à imaginer, à monter ? Parce que nous nous sommes retrouvés sur un point fondamental et magnifique : une envie profonde de raconter cette histoire pour des tas de raisons différentes et partagées par Mathieu et moi. Une sorte de fraternité d'armes. Parce que ces tirailleurs, d'une certaine façon, exigeaient de nous qu'on raconte leur histoire. On a beaucoup

tâtonné, on a parfois navigué dans la nuit, mais on n'a jamais perdu de vue qu'on allait y parvenir. C'est peut-être grâce à cette fraternité que le film raconte quelque chose d'émouvant et d'universel.

BRUNO NAHON, PRODUCTEUR

« Mon désir est de produire des histoires qui réveillent le spectateur »

TIRAILLEURS est né de la rencontre avec Mathieu Vadepied, comme tout film. Son cinéma conjugue une attention aux sensations et un désir profond de sens. Il a une voix rare, et mon travail est de lui permettre que sa voix soit entendue. J'ai eu la chance de produire son premier film LA VIE EN GRAND, accompagné d'Éric Toledano et d'Olivier Nakache (long-métrage sorti en 2015 qui avait fait la Clôture de la Semaine de la Critique, déjà à Cannes). Mathieu m'a très vite parlé de sa volonté de consacrer un film aux tirailleurs sénégalais pendant la Première Guerre Mondiale. J'ai souvent été porté par la conviction que le cinéma doit donner à représenter ce qui ne l'a pas encore été, et donner une image là où il n'y a pas d'images. Ce film n'existait pas, et il devenait impératif de tout entreprendre pour qu'il voit le jour. Auparavant, Omar et Mathieu, proches depuis INTOUCHABLES, avaient évoqué ensemble l'idée d'un film partant du Sénégal pour aller vers les fronts du Nord de la France. Tout cela s'est conjugué. Le développement du scénario a pris quelques années avec Mathieu et l'apport, l'implication et le talent décisif d'Olivier Demangel, coscénariste du film. Omar a suivi toutes les étapes du projet, Mathieu et lui ayant maintenu un dialogue sur le film tout au long de ces années. Il devenait évident pour Mathieu et moi de l'inviter à coproduire le film à mes côtés, au-delà de son implication en tant qu'acteur principal. C'est un moment charnière de l'histoire de ce film. Ainsi, un petit collectif s'est formé et allait nous permettre d'avoir des regards à la fois proches et différents, des regards qui se conjuguent.

Mon rôle de producteur est de faire avancer les projets, et ce chaque jour. Soit d'un millimètre, soit d'un mètre. Un film c'est une caravane, c'est une expédition dans un continent inconnu avec des épreuves imprévisibles qui viennent de partout et on

n'a pas de carte pour se guider. C'est ainsi pour chaque projet, et ce qui est important pour moi est d'être une boussole. Par moments, nous sommes deux, trois sur le projet, à un autre moment on peut être 500, puis revenir à trois ou cinq. Mon rôle est de garder le cap, c'est comme cela que je conçois mon métier. Avec Omar, on a essayé d'être ce moteur pour toute l'équipe.

Mon désir est de produire des histoires qui réveillent le spectateur, qui ne le confortent pas dans ce qu'il sait du monde. L'idée, c'est qu'en entrant dans la salle, il en a une vision, quelle qu'elle soit, et si en sortant, il a pu bouger, ne serait-ce qu'un petit quelque chose, alors nous aurons tous bien travaillé. Le cinéma, c'est ça : faire changer de point de vue, se dire comment ce que je vois, peut être éclairé par ce que l'autre voit.

Pour moi, la présence de TIRAILLEURS à Cannes est un moment d'émotion collective, avec le premier public du film, et en présence de l'équipe qui l'a conçu, une communion. Ce film, pour nous tous, ce sont des années de travail – des années, des bouts de vies, avec nos familles, nos proches aussi –, et montrer ce film en ouverture d'un Certain Regard est un moment de célébration, de fête.



LISTE

ARTISTIQUE

OMAR SY Bakary
ALASSANE DIONG Thierno
JONAS BLOQUET Lieutenant Chambreau

BAMAR KANE Salif
ALASSANE SY Birama
AMINATA WONE Salimata



LISTE

TECHNIQUE

UNE PRODUCTION UNITÉ
..... KOROKORO

UN FILM DE Mathieu VADEPIED

PRODUIT PAR Bruno NAHON
..... Omar SY

COPRODUIT PAR Mathieu VADEPIED

PRODUCTRICES ASSOCIÉES Maryvonne LE MEUR
..... Caroline NATAF

PRODUCTEUR EXÉCUTIF Albert BLASIUS

SCÉNARIO ET DIALOGUES Olivier DEMANGEL
..... Mathieu VADEPIED

MUSIQUE ORIGINALE Alexandre DESPLAT

DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE Luis ARMANDO ARTEAGA

DÉCORS Katia WYSZKOP

COSTUMES Pierre-Jean LARROQUE

SON Marc-Olivier BRULLÉ

MONTAGE Xavier SIRVEN

DIRECTEUR DE PRODUCTION Éric SIMILLE

DIRECTRICE DE POST-PRODUCTION Astrid LECARDONNEL

EN COPRODUCTION AVEC GAUMONT
..... FRANCE 3 CINÉMA
..... MILLE SOLEILS
..... SYPOSSIBLE AFRICA

AVEC LA PARTICIPATION DE FRANCE TÉLÉVISIONS
..... CANAL+
..... CINÉ+
..... LE FONDS IMAGES DE LA DIVERSITÉ
..... AGENCE NATIONALE DE LA COHÉSION DES TERRITOIRES
..... et le CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE

AVEC L'APPUI DU FONDS DE PROMOTION DE L'INDUSTRIE
..... CINÉMATOGRAPHIQUE ET AUDIOVISUELLE DU SÉNÉGAL (FOPICA)

AVEC LE SOUTIEN DE LA RÉGION GRAND EST

EN PARTENARIAT AVEC LE CNC

EN COLLABORATION AVEC LE BUREAU D'ACCUEIL
..... DES TOURNAGES DE L'AGENCE CULTURELLE GRAND EST

DISTRIBUTION FRANCE ET VENTES INTERNATIONALES GAUMONT

© Photo : Marie-Clémence David

© 2022 - UNITÉ - KOROKORO - GAUMONT - FRANCE 3 CINÉMA - MILLE SOLEILS - SYPOSSIBLE AFRICA